

Un peu d'histoire ...

## Henri Auguste, le bâtisseur de la "maison de l'orfèvre" du parc de la Roseraie

*Le grand portail du parc de la Roseraie, rue Watel, est ouvert. En entrant, vous êtes dans une vaste cour pavée, avec à gauche et en face des bâtiments bas. Le pignon de l'un d'eux s'orne d'une grande tête de cheval : ce sont les anciens communs et les anciennes écuries d'une "maison de maître". Celle-ci, à droite, ne peut malheureusement que se deviner, derrière des frondaïsons; c'est la maison habitée par Jules Gravereaux, le fondateur de la Roseraie, de 1892 jusqu'à sa mort en 1916.*

*Si, pour venir à L'Haÿ, vous avez grimpé la côte partant de Bourg-la-Reine, vous avez pu voir l'arrière ("côté jardin ") de cette belle demeure blanche, de style Empire. La façade ("côté cour"), au coin de la rue Watel, est en grande partie masquée par un mur et un portail à piques dorées. Ne cherchez pas à entrer : c'est actuellement la résidence du sous-préfet de l'arrondissement de L'Haÿ-les-Roses...*

*Lorsque Gravereaux acheta cette demeure, celle-ci avait déjà un passé mouvementé. Construite sous l'Empire, en 1806, elle avait connu jusqu'en 1892, soit en 86 ans, cinq propriétaires successifs. C'est le premier d'entre eux, le bâtisseur, l'orfèvre Henri Auguste, qui a valu à ce bâtiment l'appellation de "maison de l'orfèvre " (parfois "maison Empire "- mais c'est moins poétique). Nous évoquerons aujourd'hui le destin peu ordinaire de cet orfèvre bâtisseur.*

Henri Auguste naquit - excusez du peu - au palais royal du Louvre, en 1759. Il faut dire que son père y était logé en tant qu'orfèvre de qualité et fournisseur de la Cour. Henri apprit le métier d'orfèvre dans les ateliers paternels situés place du Carrousel, et le remplaça en 1785. Il continua à fournir la Cour de Louis XVI, et plusieurs Cours européennes. Mettant en pratique une idée de son père, il fut le premier à utiliser en orfèvrerie les boulons et les écrous. En 1787, il obtint le privilège (la "ferme") des affinages des monnaies de Paris et de Lyon.

La Révolution stoppa toutes les

commandes. Mais notre orfèvre savait se rendre utile : il put faire confirmer par les nouveaux dirigeants son monopole d'affinage, devenant ainsi "orfèvre de la Nation". Cette occupation lui laissant quelques loisirs, il écrivit alors plusieurs ouvrages, principalement sur les monnaies.

Ses réflexions en la matière le conduisirent sans doute à juger prudent d'investir dans l'immobilier les fonds qu'il avait amassés antérieurement. La vente des Biens Nationaux, à ce moment, offrait des occasions multiples. Comme la Terreur commençait, et que ses relations passées pouvaient donner des idées à certains, il orienta ses recherches hors de Paris, pas trop loin cependant pour pouvoir garder un oeil sur ses ateliers.

L'Haÿ, calme petit village de 300 habitants, retint son attention en 1793. L'ancien "fief de la Tournelle", qui avait appartenu à un ci-devant marquis de Livry, était à vendre. C'était, en gros, la propriété actuelle des religieuses qui jouxtent le parc de la Roseraie. Auguste en acheta la plus grande partie qu'il paya 54 000 livres "en espèces sonnantes et trébuchantes". Deux ans après, l'inflation galopante l'incita à se débarrasser des assignats qu'il détenait, et il acquit pour 3 425 000 livres, payées cette fois en papier, le reste du domaine et les terres avoisinantes d'un ci-devant baron de Souville. Ces terres représentaient, en gros également, le parc actuel de la Roseraie.

L'ensemble de la propriété d'Auguste s'étendait dès lors sur plus de 32 hectares, dont il cultiva une partie avec quelques domestiques. La famille résidait dans l'une des constructions subsistant sur le domaine, probablement un pavillon à un étage qu'avait édifié vers 1686 Jules Darnolfiny, seigneur de Magnac, inspecteur général de la Cavalerie de France.

De cette époque nous avons un portrait d'Auguste avec les siens, réalisé, sans doute en 1795, par le célèbre peintre Gérard. Ce tableau nous montre la famille paisiblement réunie un soir d'été autour d'une table, sur fond de parc. L'épouse du peintre, Madeleine-Julie Coustou, petite-fille du sculpteur des "chevaux de Marly", devait décéder peu de temps après, en décembre 1795, et fut enterrée dans une chapelle de l'église Saint-Léonard (en face de l'entrée de la Roseraie). Son coeur, enfermé dans un boîtier avec une épitaphe gravée par Auguste, fut placé dans un pilier, où il fut retrouvé récemment lors de travaux.



*"L'orfèvre Auguste et sa famille", par Gérard*

En sa qualité d' "orfèvre de la Nation", Henri Auguste supervisait la fonte en lingots des objets précieux confisqués à l'Église, à la Cour et aux émigrés. Il dut, fort probablement, voir avec amertume passer entre ses mains quelques-unes de ses belles oeuvres de jadis. Un jour, la Convention le chargea de la fonte de l'or et de l'argent des imposants reliquaires de la Sainte Chapelle à Paris, qui dataient de Saint Louis. Il s'exécuta, mais poussé par quelque scrupule, il garda dans ses ateliers les reliques elles-mêmes (couronne d'épines du Christ et morceaux de la Croix qui avaient été cédés au roi de France par l'empereur de Constantinople). Son beau-frère Coustou le persuada qu'il valait mieux cacher ces objets compromettants à L'Hay. Un soir, à la nuit tombée, ils vinrent donc les ensevelir dans le parc, avec un sac de médailles d'or et d'argent, et firent des repères sur les arbres avoisinants.

En 1803, sous le Consulat, les cultes ayant été rétablis, Auguste voulut restituer les reliques à la Sainte Chapelle. Horreur, quand il voulut les déterrer, il s'aperçut que son dépôt avait disparu... L'affaire se termina heureusement : fin 1804, les reliques (sans les médailles) firent l'objet d'un envoi anonyme à Notre-Dame de Paris. Le voleur avait eu un remords. Selon une tradition orale, la petite chapelle (désaffectée), qui se trouve à l'extrémité sud du parc de la Roseraie. et qui fut édifée bien postérieurement, marquait l'emplacement de la cachette de l'orfèvre.

Le Consulat amena une reprise dans l'artisanat de luxe. Auguste obtint une médaille d'or à une exposition de l'industrie française, et fut reçu à la table de Bonaparte. Ensuite, les commandes se multiplièrent avec l'avènement de l'Empire. Citons les principales pour la seule année 1804

- **La** couronne du sacre de l'empereur.
- La tiare offerte au pape Pie VII par Napoléon (coût 180 000 F).
- **Le** "grand vermeil", service de table de 1 067 pièces offert par la ville de Paris à l'empereur et l'impératrice à l'occasion du sacre (coût 377 000 F), exécuté en 2 mois par 150 ouvriers. Nous reproduisons ici trois des grandes pièces.

- **Des** chandeliers et une partie d'autel en vermeil pour la basilique de Saint-Denis.

*"Grand vermeil " d'H. Auguste*



*Nef de l'Empereur (H 0,68 m, L 0,51 m, Poids 25 kg), renfermant les épices*

L'orfèvre retrouva ainsi le rôle qu'il avait joué à la fin de l'Ancien Régime : celui de fournisseur de la Cour. Il réalisa de nombreuses oeuvres pour les dignitaires du Régime, en particulier la Reine Hortense, et pour des souverains étrangers au nombre desquels le Chah de Perse.

Son oeuvre est particulièrement représentative de l'art du Premier Empire, un peu rigide dans son inspiration de l'Antique, mais élégant dans sa sobriété.



*Aiguière et bassin (diam. 0,51 m) à usage de rince-doigts*

En 1806, au faite de la renommée, il décida de faire construire sur sa propriété de L'Hay une demeure digne de son rang social. Il fit raser le pavillon du XVIIIe siècle qu'il avait occupé, et fit édifier par l'architecte Larseneur le petit "château" à fronton, simple et clair, que nous avons encore sous les yeux.

Hélas ... il ne l'habita pas longtemps. Quatre ans après son achèvement, la belle demeure était saisie et vendue par voie de justice.



*La "maison de l'orfèvre "*

Que s'était-il donc passé ? Après son veuvage, et tout en ne perdant rien de son génie créatif, il semble s'être progressivement désintéressé de "l'intendance", et des trous apparurent dans ses comptes. Spéculations hasardeuses, passion du jeu, liaisons onéreuses ? Mystère. Toujours est-il qu'il s'orienta lentement vers la faillite. Compte tenu de sa notoriété, ses créanciers lui accordèrent un "concordat" pour qu'il remette ses affaires à flot. Il n'en fit rien et - ce qui peut accréditer la thèse de passions fatales - il parut même perdre la tête. Il fit expédier en secret à Dieppe, pour les embarquer vers l'Angleterre, 97 caisses contenant des matières précieuses et des pièces d'orfèvrerie. Mais ses créanciers eurent vent de la manoeuvre à la fin de 1809, et purent faire saisir la plus grande partie du magot. Auguste ne réussit à passer la Manche qu'avec trois caisses.

La justice française se montra impitoyable : le 23 Juillet 1810, il fut déclaré en état de banqueroute frauduleuse, déchu de la nationalité française, condamné par défaut à 6 ans de prison "avec fers et carcan", et ses biens furent mis sous séquestre au bénéfice de l'État. L'un de ses principaux créanciers, en effet, était le Trésor Public.

La propriété de L'Haÿ fut mise en vente aux criées du Tribunal Civil de la Seine, en deux lots. La "maison Empire" et une partie du parc furent acquises par un ancien maître de poste de Villejuif, Muller, pour 152 450 F. C'est ce dernier domaine qu'achètera M. Gravereaux en 1892.

Quant à Henri Auguste, paniqué, il s'enfuit le plus loin possible, et finit par se réfugier en république d'Haïti, alors en pleine guerre civile. Camouflé dans la pagaille ambiante, il mourut peu après, en 1816, à Port au Prince.

Fin lamentable pour celui qui avait été - et demeure - l'un des plus grands orfèvres français ...

Que reste-t-il de ses oeuvres ? Elles ont malheureusement, chez nous, pâti des guerres et des invasions. Quelques-unes se trouvent dans des collections privées, mais la plupart sont à l'étranger. On peut tout de même voir au château de Fontainebleau (Musée Napoléon I<sup>er</sup>) 24 belles pièces de son chef-d'oeuvre du "Grand vermeil" dont nous avons parlé.

Et puis ... il reste la "maison de l'orfèvre". Peut-être son esprit vient-il parfois errer dans le cadre qu'il avait inspiré ...



*Autoportrait de Jules-Robert. •fils de l'orfèvre  
(cl. Bulloz)*

On ne peut quitter Henri Auguste sans évoquer les talents de son second fils Jules-Robert (1789-1850), qui a tenu dans l'art une place estimable sous le nom de "Monsieur Auguste". Il fit preuve de dons précoces, comme en témoigne un autoportrait de profil qu'il réalisa à l'âge de 12 ans. Premier Grand Prix de Rome de sculpture en 1810. devant David d'Angers et Rude. il fut fasciné à la Villa Médicis - à Rome - par les couleurs méditerranéennes, et s'orienta alors vers la peinture. Après de grands voyages au Proche-Orient et en Afrique du Nord., il fut l'un de ceux qui ouvrirent en France la voie de l'Orientalisme. Ami de Delacroix, il eut sur lui une influence certaine, dont on a reparlé récemment lors de l'exposition de ce peintre qui s'est tenue à Paris. Un certain nombre des oeuvres de Jules-Robert Auguste ont été rassemblées au musée d'Orléans, mais quelques-unes sont au Louvre.

**Georges Massiot**  
de l'Association "Les Amis du Vieux L'Haÿ"